

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 45

Artikel: Le feuilleton : une bibliothèque à la montagne : [suite]
Autor: Rambert, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222870>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trente ou quarante livres de graisse avec l'aisance que met un perruquier à vous rafraîchir la barbe. Le pauvre charcutier demanda à réfléchir.

— Un de ces jours, murmura-t-il, un de ces jours.

Et chaque fois que son médecin revenait à la charge, l'homme gras répétait :

— Je me déciderai bientôt.

Un beau soir, il prit la résolution virile, et fit convoquer d'habiles chirurgiens munis de leurs aciers et de chloroforme.

L'opération s'accomplit à souhait.

On débarrassa le patient de son adipeux fardeau, sans même qu'il se réveillât.

Huit jours après, notre homme descendit de sa chambre, n'ayant pas connu la fièvre une seule minute.

Par tout le quartier ce fut un émerveillement. Je tiens à le féliciter :

— Tous mes compliments, mon cher, de votre sveltesse. Un roseau, on dirait. Mais dites-moi pourquoi ne vous êtes-vous pas décidé plus tôt ?

Le charcutier eut un clignement de ses petits yeux malins et répondit :

— J'attendais la hausse des suifs !

Alphonse Allais.



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 7

Mais la tranquillité n'était pas de longue durée. Il y avait mille sujets de guerre entre ces têtes blondes qui se pressaient pour mieux voir. Les plus forts empiétaient toujours et accaparaient ; les autres se plaignaient. La grand-mère avait beau recommander le silence et faire de son mieux pour apaiser les querelles, l'aïeul ne tardait pas à être réveillé, et il le faisait savoir en frappant de sa crossette un coup sec sur la table. Cette crossette était un vieux bâton de cornier dont il s'aidait pour marcher, et qu'il avait toujours sous sa main, à côté du fauteuil. Les enfants la connaissaient. Au bruit du coup, tous les doigts se retiraient comme par enchantement, et toutes les têtes se retournaient vers le père-grand. Les uns, se sentant forts de leur âge plus tendre et de sa faiblesse à les gêner, le regardaient, en riant, faire de gros yeux bien irrités et bien bénévoles. Les autres, les plus coupables, riaient aussi, mais d'un rire provocateur, et en ayant bien soin de cacher leurs mains. Puis l'aïeul se laissait retomber contre le dossier de son fauteuil, et la paix était rétablie jusqu'au renouvellement prochain des hostilités. Malheur pourtant à ceux qui avançaient les doigts imprudemment, avant qu'il eût fermé au moins un œil ! Il était sournois quelque fois, et la crossette avait des retours.

Certaines images avaient le don de saisir vivement ces imaginations enfantines. L'une des plus goûtées représentait Absalon pendu par les cheveux. C'était une chose à voir que le galop de son cheval au milieu des arbres de la forêt. Lancé à toute vitesse, le fier coursier se dérobait sous le fils de David, qui vainement le serrait encore des talons. L'artiste, en habile homme, avait bien senti la difficulté du sujet et s'était tiré d'affaire ingénieusement. Il en avait usé avec la chevelure d'Absalon comme les géologues avec le temps, il l'avait indéfiniment allongée. De plus, une horrible tempête agitait les airs ; les arbres se tordaient ; le casque du héros vaincu voltigeait au loin dans l'espace, emporté avec les feuilles mortes, et au milieu de ce déchaînement des ouragans, rien ne semblait plus naturel que cette chevelure qui, soulevée de toute sa longueur, faisait trois fois le tour d'une grosse branche neuve, si haut placée que les bras d'Absalon s'agitaient au-dessous dans le vide. La plus parfaite harmonie régnait dans cette singulière composition. La crinière du cheval n'était pas moins

surabondante et ne s'agitait pas moins que la chevelure du cavalier ; sa queue fouettait les airs, et l'on voyait le moment où, lui aussi, il allait se trouver pris et suspendu comme son maître.

L'histoire d'Absalon n'est pas celle des histoires de la Bible que les enfants préfèrent ; mais, ainsi représentée, elle les remplissait de terreur et de pitié. Pauvre Absalon, comme il va être balancé par le vent ! Il faut qu'il ait été bien désolant !

— Qu'est-ce qu'il a fait, grand-mère ?

Et aussitôt l'aïeule d'interrompre sa lecture et de raconter comment Absalon avait fait la guerre à son père, le grand roi David. Alors l'étonnement était au comble, et l'aînée elle-même oubliait les histoires de M. Souci pour écouter celles de la grand-mère. Puis, au plus beau du récit, une idée subite traversait l'esprit de l'un des garçons, tondu de la veille.

— Mère-grand, pourquoi Absalon avait-il les cheveux si longs ? Est-ce qu'on ne les lui avait jamais coupés ?

— Non, mon garçon.

— Mère-grand, si on ne me coupait jamais les cheveux, est-ce qu'ils deviendraient longs comme ça ?

L'aïeule montrait l'aînée des fillettes, dont les tresses tombaient déjà jusqu'à la hanche. Mais celle-ci avait son idée.

— Mère-grand, les cheveux des garçons ne viennent pas si longs que ceux des filles.

A cela le grand-père avait une réponse qui coupait court à la réplique, et qu'il ne manquait pas de placer pour peu qu'il eût un œil ouvert.

— Les cheveux d'Absalon, disait-il avec autorité, croissaient comme ceux des filles.

Puis on tournait les feuillets, parfois en avant, parfois en arrière, et l'on tombait tôt ou tard sur le combat du petit David avec le grand Goliath. Belle image, impatientement attendue ! Qu'il était joli, le petit David, au coin de la page, avec ses cheveux bouclés, son bâton de berger et sa fronde en mouvement ! Quant à Goliath, ses pieds touchaient à la marge d'en bas, sa tête à la marge d'en haut, et il chancelait de tout son long. Il tombait en arrière, une jambe en l'air. Un de ses bras était embarrassé d'un énorme bouclier rond ; de l'autre, il brandissait un glaive, dont un seul coup eût pourfendu de la tête aux pieds le pauvre berger d'Israël. Mais il n'avait pas pris garde à la fronde, l'orgueilleux géant. Une arme pareille était bonne tout au plus contre les louveteaux de la forêt, et cependant sur son front rébarbatif s'ouvrait une large blessure avec la pierre fichée au beau milieu. Image parlante : l'action était là tout entière, claire, authentique, visible. Mais si belle que fût l'image, l'histoire était bien plus belle encore.

— Mère-grand, contez-nous l'histoire du petit David et du géant Goliath.

L'aïeule s'interrompait de nouveau, et racontait pour la centième fois cette merveilleuse histoire, qui ne lassait jamais. On l'eût entendue deux ou trois fois de suite avec le même intérêt palpitant et le même ravissement d'imagination. Le petit David est l'ami des enfants, surtout des enfants montagnards. Eux aussi, ils gardent les troupeaux aux champs, c'est leur occupation d'automne ; eux aussi, ils ont une fronde, et ils s'en servent non pour tuer des géants, mais pour abattre les fruits au bout des hautes branches. Ils font leur ménage tout seuls, au milieu de prés jaunés ; ils ont leurs feux de ramée verte, qui, avant de flamber allègrement, emplissent de fumée le pâturage, et ils se figurent que le petit David les imitait dans tous leurs jeux. Il est un des leurs, et ils s'attribuent la gloire de sa victoire.

— Mère-grand, n'est-ce pas que le petit David abattait aussi les châtaignes avec sa fronde ?

— Oui, mon enfant, mais jamais celles du voisin, et c'est pourquoi Dieu l'a béni.

Les feuillets tournaient encore, et voici les murailles de Jéricho, terribles murailles, avec des portes d'airain, murailles si hautes que les guerriers debout entre les créneaux ne paraissaient pas plus grands que des sauterelles. Toute une foule s'y pressait : femmes, enfants, soldats, et l'on s'y moquait des Israélites. Evidemment l'artiste était

en veine de réalisme quand il avait illustré cette scène. Parmi les gamins de Jéricho, il y avait de francs polissons, et leurs démonstrations étaient de celles qu'il n'y a pas besoin d'expliquer aux enfants. Cependant les Israélites continuaient leur marche solennelle, et la trompette sonnait à tous les vents des cieux. Ils avaient cors de chasse, flûtes, clarinettes, et ils soufflaient de tous leurs pmons. A leur tête marchait Josué ; derrière, la foule du peuple. Ce qui plaisait surtout aux enfants dans cette gravure, c'étaient les gestes des gamins de Jéricho sur la muraille, et cette musique qui était la juste image de celle qu'ils voyaient parader dans les jours de revue, en tête du contingent de la localité. Mais l'histoire de Jéricho ne valait pas à leurs yeux celle de David et de Goliath. Néanmoins, il y avait toujours des curieux, et la grand-mère s'en serait bien passée, car c'était une histoire qui ne ressemblait à aucune autre et de laborieuse explication. Aussi, quand elle entendait parler de la trompette de Jéricho, avait-elle coutume de s'absorber dans sa lecture.

— Mère-grand, qu'est-ce qu'ils font là avec leurs trompettes ?

Point de réponse.

Mais les enfants ne se tenaient pas pour battus ; ils répétaient la question avec l'insistance qui leur est propre, et si la grand-mère s'obstinait dans son silence, ils se tournaient vers l'aïeul, et qu'il dormît ou non, l'interpellaient impitoyablement.

— Père-grand, qu'est-ce qu'ils font là avec leurs trompettes ?

— Ils sonnent de la trompette, répondait-il quand il avait repris ses sens.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils sonnent de la trompette ?

— Pour faire tomber les murailles de Jéricho.

(A suivre). E. Rambert.

— Moi, non, je préfère les veaux des champs !

n'aimez pas les vaudevilles ?

— Moi, non, je préfère les veaux des champs !

L'armana populaire in patai dès 1930.

vint de paraître. Lei illa mè de 50 galjèds pittitès gougenettès contre 27 l'an pacha et lou prix lé déchendu du Fr. 1.20 à 50 centimès.

Che te vao la rechaïdre franco lou churlendéman invouille 55 centimès in timbres pouchta à la librairie Verdon à Fruboua.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

LAUSANNE

Buffet de la Gare C.F.F.

André Oyex

Toutes spécialités de saison

Nos vins du pays réputés

Achetez vos chemises chez le spécialiste DODILLE Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Ripponet et Pré-du-Marché, Lausanne